Perec / Ernaux : biographes de la société de consommation

Véronique MONTEMONT

*

Attribuer à Perec une influence plus ou moins vague sur chacun des écrivains contemporains semble en passe de devenir un lieu commun de la littérature critique. Comme le notait Philippe Didion dès 2005 : « La référence à Perec est […] depuis quelque temps, une sorte de réflexe chez les créateurs et les commentateurs dès qu'ils se trouvent confrontés à un certain type de travail[1]. » Ces mentions ne se font toutefois pas toujours à mauvais escient : il est en effet difficile d'envisager qu'un auteur né après 1940 n'ait pas été, d'une manière ou d'une autre, en contact avec l'héritage perecquien. L'on ne peut pas davantage nier que des traces de celui-ci (structurelles, thématiques, stylistiques, intertextuelles) ne soient fréquemment détectables dans de nombreux textes. Frantext permet ainsi de relever le nom de Perec chez des auteurs aussi divers que Bénoziglio, Pontalis, Echenoz, Flem, Hagège, Levé, Mathews, Roubaud, Tournier ou Verheggen.

Cette aura croissante est liée à plusieurs facteurs : le premier réside sans doute dans le succès intrinsèque de Perec, dont la popularité n'a cessé de grandir après son décès. La deuxième est que le champ large embrassé par les préoccupations perecquiennes, avec ses quatre thématiques[2], est susceptible de renvoyer à une multitude de problématiques que la littérature contemporaine s'est réappropriées avec force. On citera notamment l'autobiographique, qui a réinvesti la scène littéraire française dès la fin des années soixante-dix, et s'affirme aujourd'hui comme une tête de pont de la création littéraire, ou l'axe sociologique, capital dans l'œuvre d'Annie Ernaux ou de François Bon. Pour autant, à partir de quand devient-il légitime de parler d'influence ? Ni les effets d'intertexte, dont la profondeur souvent varie, ni la postériorité chronologique ne suffisent à placer un auteur dans la filiation dans un autre. Évaluer les similarités et les emprunts au plan de la poétique et de

[1] Philippe Didion, « Editorial », in *Bulletin de* l'*Association Georges Perec*, n° 47, décembre 2005, p. 3.

[2] Sociologique, autobiographique, ludique, romanesque. Georges Perec, « Notes sur ce que je cherche », in *Penser/Classer*, Paris, Seuil, « La Librairie du XXI[e] siècle », 2003, p. 10.

l'écriture paraît plus pertinent, mais se révèle délicat pour Perec, qui a d'une certaine manière épuisé par avance une grande variété de thématiques, de styles et de structures narratives. C'est pourquoi nous avons choisi d'aborder le problème sous l'angle de la consonance – délibérée ou non – qui peut unir deux œuvres, en l'occurrence *Les Choses*, de Perec (1965) et *Les Années* d'Annie Ernaux (2008), ce livre somme nous ayant en effet paru présenter plusieurs points de convergence avec les perspectives perecquiennes.

1. Echos

La parution des *Années* a suscité deux comparaisons fréquentes, que résume *Libération* : « [l]a mémoire [d'Annie Ernaux] tire du côté de Proust et de Perec[3] » écrit Philippe Lançon. Corina Ciocârlie, elle, évoque le « clin d'œil à Perec[4] » Ce sont bien sûr les « Je me souviens » qui aimantent la comparaison : Jean-Claude Lamy relève l'affinité entre ce « catalogue de souvenirs » et le « travail de mémoire » ernausien[5] et Jean-Louis Kuffer voit dans *Les Années* un « défi pour mémoire à la façon du fameux *Je me souviens* de Georges Pérec[6] » [sic]. Mais certains critiques étendent la comparaison : pour Isabelle Martin, « [Ernaux] cherche à lire dans les choses les signes d'une époque, à la manière de Perec, lui aussi auteur d'un "livre total"[7] ». Ces observations, dans une large mesure, sont appelées par plusieurs références à Perec présentes dans *Les Années*. Interrogeant le mouvement de remémoration global dont son livre est une sorte d'exemplification, Annie Ernaux écrit :

> Et l'on avait en soi une grande mémoire vague du monde. De presque tout on ne gardait que des paroles, des détails, des noms, tout ce qui faisait dire à la suite de Georges Perec « je me souviens » : du baron Empain, des Picorettes, des chaussettes de Bérégovoy, de Devaquet, de la guerre des Malouines, du petit déjeuner Benco. Mais ce n'était pas de vrais souvenirs, on continuait d'appeler ainsi quelque chose d'autre : des marqueurs d'époque[8].

L'auteur expérimente elle-même le procédé, en introduisant une liste, rendue remarquable par la rupture syntaxique qu'elle entraîne dans le rythme de la prose, de quelques

---

[3] Philippe Lançon, « La vie, un lieu commun », in *Libération*, 7 février 2008.
[4] Corina Ciocârlie, « Annie Ernaux, une vie française ; la préhistoire de soi », in *Le Jeudi*, 30 avril 2008.
[5] Jean-Claude Lamy, « La Recherche du temps perdu », in *Midi-Libre*, 29 février 2008.
[6] Jean-Louis Kuffer, « Trois paroles de femmes – au miroir du siècle », in *24 heures*, 4 mars 2008.
[7] Isabelle Martin, « La mémoire retrouvée », in *Le Temps*, 23 février 2008.
[8] Annie Ernaux, *Les Années*, Paris, Gallimard, 2008, p. 224.

« événements et faits divers qui font dire plus tard "je me souviens"[9]. » On y trouve pêle-mêle des événements historiques (chute de Diên Biên Phu, mort de Staline), et des images de vie quotidienne, mais toujours collectives : grèves, vaccinations massives. Dans certaines d'entre elles (le « verre de lait de Mendès-France[10] »), la reprise du procédé est très proche de l'intention poétique que lui prête Perec, qui traque, à l'inverse de son modèle Joe Brainard, le souvenir « inessentiel, banal, commun, sinon à tous, du moins à beaucoup[11] ». À cette différence près qu'Ernaux, si elle fait sa place à *l'infra-ordinaire*, l'inscrit toujours dans une trajectoire historicisée par les événements politiques, l'évolution du rapport économique à la consommation, la relation au modernisme. Interrogée par deux journalistes de *Lire,* qui lui demandent si le livre se conçoit « comme un inventaire à la Georges Perec », Annie Ernaux répond :

> Justement, quand je lisais Perec, l'inventaire me laissait insatisfaite car il manquait le déroulement du temps, le passage des années, l'importance de l'histoire[12].

Et en effet, alors que les items de Perec mélangent à dessein des temporalités différentes, changeant « de registre, de ton, d'époque[13] », ceux d'Annie Ernaux obéissent à un classement chronologique rigoureux, qui fait partie intégrante de son projet, à savoir décrire l'écoulement des « *années* » du titre et la relation fondamentale au temps – individuel, collectif – inscrit dans l'expérience biographique.

D'autres allusions, plus discrètes, semblent renvoyer à l'œuvre perecquienne. Toutefois, elles vont au-delà de la simple rime intertextuelle, transposées, et même réinterprétées qu'elles sont dans le système poétique propre aux *Années.*

> Durant ses insomnies, elle essaie de se rappeler de manière détaillée les chambres où elle a dormi, celle qu'elle a partagée avec ses parents jusqu'à treize ans, celle de la cité universitaire, de l'appartement d'Annecy, face au cimetière. Elle prend la porte comme point de départ et reparcourt méthodiquement les murs. [...] Elle ne sait pas ce qu'elle cherche dans ces inventaires, peut-être, à force d'accumulation de souvenirs d'objets, redevenir celle qu'elle était à tel et tel moment[14].

---

[9] *Ibid.*, p. 57.
[10] *Idem.*
[11] Georges Perec, *Je me souviens*, Paris, Hachette, « La Librairie du XXe siècle », 1978, p. 119.
[12] Annie Ernaux, « Entretien avec Christine Ferniot et Philippe Delaroche », in *Lire*, 1er février 2008.
[13] Philippe Lejeune, *La Mémoire et l'oblique*, Paris, P.O.L, 1991, p. 246.
[14] *Les Années*, *op. cit.*, p. 178-179.

On retrouve dans ce fragment certains tropismes perecquiens : le travail de remémoration systématique, qui était celui des projets *Lieux*, et *Lieux où j'ai dormi*[15], la notion d'accumulation et de listes. Mais alors que chez Perec, il s'agit d'user de manière oblique du procédé pour composer une « autobiographie vespérale[16] » et répondre à l'angoisse de la perte, chez Ernaux, ce geste d'introspection décrit comme habituel est surtout une lutte contre la fugacité et la brièveté du temps. D'autres descriptions accroissent l'effet de consonance entre les deux textes. La mention faite dans *Les Années* des « jeunes couples de classe moyenne [qui] achetaient avec distinction une cafetière Hellem, […] des voilages vénitiens et de la toile de jute sur les murs, […] un secrétaire ou un scriban, meubles dont ils avaient lu le nom seulement dans les romans[17] » n'est pas sans évoquer, jusque dans son style, et sans doute à dessein, la scène liminaire des *Choses* : description d'un intérieur idéalisé, avec « un secrétaire à rideaux encombré de papiers » et des rideaux « imitant la toile de Jouy[18] ». Et il est difficile d'imaginer qu'Annie Ernaux ait mentionné par hasard certaines situations professionnelles choisies par les jeunes gens de sa génération – choix qui n'ont pas tous été les siens propres, mais qui rappellent étrangement celle de Jérôme et Sylvie :

> On finissait les études en travaillant comme pions, enquêteurs occasionnels, donneurs de cours particuliers. Partir en Algérie ou en Afrique noire en tant que « coopérants » tentait comme une aventure, une façon de s'accorder un ultime délai avant l'établissement[19].

Mais il semble que le texte, plutôt que de chercher une filiation avec *Les Choses*, se soit véritablement approprié le livre comme un épiphénomène du temps, pour le verser ensuite dans l'immense corpus mémoriel de paroles, livres, chansons, émissions, que constitue *Les Années*. Il paraît alors opportun de déplacer l'enquête à un niveau plus profond, celui de la

---

[15] « Comme la plupart des gens sans doute, je me suis aperçu que je pouvais, quand j'étais couché dans l'obscurité, ressusciter presque sans effort une chambre ancienne, retrouver l'emplacement des murs par rapport au lit, des meubles, des portes et des fenêtres, et ressentir presque physiquement le souvenir cénesthétique de la position de mon corps par rapport à la chambre ». Georges Perec, « Lettre à Maurice Nadeau » (7 juillet 1969), in *Je suis né*, Paris, Seuil, « La Librairie du XXe siècle », 1990, p. 61. Sur le projet, voir également Danielle Constantin, « Sur lieux où j'ai dormi », consultable en ligne à l'adresse www.item.ens.fr/index.php?id=76107.
[16] Georges Perec, *Je suis né*, *op. cit.*, p. 61.
[17] Georges Perec, *Les Choses*, Paris, UGE, « 10/18 », 1993 [1965], p. 90.
[18] *Ibid.*, p. 10.
[19] *Les Années*, *op. cit.*, p. 93.

poétique, et d'explorer la dynamique de deux écritures qui tournent autour d'un même objet : les choses.

2. Poétique, esthétique, écriture

Ces différents échos ne sont pas le fruit du hasard. Annie Ernaux, à plusieurs reprises, a fait état de l'impact que la lecture du Perec des *Choses* – une lecture qui l'a « fortement ébranlée[20] », dit-elle – a eu sur sa propre écriture. Dans un entretien accordé à Danielle Bajomée et Juliette Dor, retransmis en direct sur la RTBF[21], elle dit avoir immédiatement pensé après la découverte du livre, alors qu'elle-même n'écrivait pas encore : « Alors ça, c'est vraiment ce qu'il fallait écrire ». Elle a également trouvé *Je me souviens* « formidable, jouissif », selon ses propres termes, même si elle oppose cette poétique du désordre de la remémoration à la sienne, qui se veut organisée. Outre une perspective sociologique partagée, que nous examinerons plus avant, la question se pose, naturellement, d'une possible influence du style perecquien sur l'écriture ernausienne. Les deux auteurs ont été à l'occasion rapprochés, et leurs ouvrages respectifs sont même parfois regroupés sous l'étiquette d'« écriture blanche », ce que rappelle Dominique Viart dans sa préface à l'ouvrage collectif qui porte ce titre. Il y relie le rêve d'une « écriture plate[22] » et la quête littéraire de « l'infra-ordinaire[23] ». Dans un entretien accordé le 9 mars 2002, à la Maison des Écrivains, Annie Ernaux lie ce choix esthétique à une intention sociologique. Elle se situe dans le droit fil du parti pris clinique des *Choses*, Perec se décrivant pour sa part en quête d'une « froideur passionnée», « nécessaire[24] » dont la référence est le style « glacial » de Flaubert[25] .

[20] Annie Ernaux, « Quelque chose entre l'histoire, la sociologie et la littérature », in *La Quinzaine Littéraire*, 1989, cité par Dominique Viart, « Blancheur et minimalismes littéraires », in D. Rabaté et D. Viart (dir.), *Écritures blanches*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2009, p. 8*sq*.

[21] Entretien accordé le 11 décembre 2008, par téléphone et en public à la Faculté de Liège.

[22] Annie Ernaux, *La Place*, Paris, Gallimard, « Folio », 2002, 1983, p. 24.

[23] Dominique Viart, « Blancheur et minimalismes littéraires », *art. cit.*, p. 8*sq*.

[24] Georges Perec, « Le bonheur est un processus… », propos recueillis par Marcel Bénabou et Bruno Marcenac, *Les Lettres françaises*, n° 1108, 2-8 décembre 1965, repris dans D. Bertelli et M. Ribière, *Entretiens et conférences*, vol. I, Nantes, Joseph K., 2003, p. 48.

[25] « Georges Perec, lauréat du "Renaudot" », propos recueillis par Adrien Jans, in *Le Soir* (Bruxelles), 2 décembre 1965, repris dans Georges Perec, *Entretiens et conférences*, édité par Dominique Bertelli et Mireille Ribière, vol. I, Nantes, Joseph K., 2003, p. 44.

> L’écriture plate, c’est d’abord l’écriture ethnologique, livrant les faits dans leur nudité, n’offrant aucun signe de la subjectivité et de l’émotion […]. Une écriture qui vise à empêcher le lecteur de se situer au-dessus, de juger[26].

L’analyse grammaticale, effectuée avec Cordial Analyseur, met en évidence certaines similitudes : les deux textes présentent un fort pourcentage de substantifs et d’adjectifs : respectivement 49,6 et 17,2% chez Perec (soit presque 67 %), et 56,7 et 13,6% chez Ernaux (70,3 %). Soit bien plus que dans *Du côté de chez Swann* (43,7 et 12,7 = 56,4%), dans *Pierrot mon ami*, de Queneau (46,2 et 10,2 = 56,4%) ou dans *Enfance* de Sarraute (35,8 et 13,2 = 50%). Cette observation corrobore le dessein d’une écriture maintenue à la lisière de l’intériorité, qui concentre son attention sur le geste descriptif. Les affects sont alors infusés dans le style : dans les deux cas, c’est l’énumération qui servira à dire le sentiment d’asphyxie et de dégoût (*Les Choses*) ou de vertige (*Les Années)* qui finit par s’emparer d’un consommateur saturé de sollicitations, d’objets, d’informations :

> Ils voulaient la surabondance, ils rêvaient de platines Clément, de plages désertes pour eux seuls, de tours du monde, de palaces.
> L’ennemi était invisible. Ou plutôt il était en eux, il les avait pourris, gangrenés, ravagés[27].

> Il semblait qu’on pouvait s’emparer de la totalité des connaissances […] – jouer au poker, enregistrer des films et des disques, tout acheter, des souris blanches, des revolvers, du Viagra et des godes, tout vendre et revendre[28].

Un autre point nous paraît lier *Les Choses* et *Les Années* : la manière dont ces deux textes choisissent de se situer par rapport au régime de l’autobiographie, développant une relation à ce genre qui pourrait être qualifiée de symétrique inverse, mais qui dans les deux cas, se veut en équilibre entre l’individuel et le collectif. Rappelons que les deux écrivains, l’un né en 1936, l’autre en 1938, sont contemporains. Ils ont tous deux vécu une enfance française après la guerre, dans des contextes différents, mais traversés par les mêmes événements (notamment la connaissance de la pénurie), puis ont connu l’avènement d’une société de consommation dont ils ont été les spectateurs à la fois engagés et lucides. Perec a

---

[26] « Entretien avec Annie Ernaux » (Maison des Écrivains, 9 mars 2002), in D. Rabaté et D. Viart (dir.), *Écritures blanches*, *op. cit.*, p. 99.
[27] *Les Choses*, *op. cit.*, p. 80.
[28] *Les Années*, *op. cit.*, p. 222.

déclaré que « [d]ans *Les Choses*, les éléments [sont] autobiographiques, sans que l'ensemble du livre le [soit][29] ». En effet, s'il s'est étroitement inspiré de certains épisodes, notamment le séjour à Sfax, qu'il a vécu avec son épouse, le couple qu'il a représenté pourrait symboliser la trajectoire d'à peu près n'importe quel jeune homme et jeune femme de leur âge : des individus en migration sociale, en train d'abandonner le statut d'étudiant, tenant de concilier leurs aspiration à la liberté et leur goût du confort petit-bourgeois.

L'ouvrage décrit comment l'intégration au monde se fait par le truchement des cercles que l'on fréquente, eux aussi situés sur une échelle de partage de modes, de goûts et de désirs. Être ensemble, d'une certaine manière, c'est consommer ensemble : ainsi, l'omniprésent groupe d'amis des *Choses* mange, discute, achète et méprise de conserve, et boit sans fin dans les bars parisiens. Sa présence est un « point de repère stable, une force[30] » ; c'est l'embourgeoisement progressif des uns et des autres, puis un départ qui finit de les en détacher. Mais même absents, leur portrait, photos collées « sur un panneau bien en vue[31] » continue à orner l'appartement désolé de Sfax. Si la narration se focalise sur un couple témoin, celui de Jérôme et Sylvie, elle élargit régulièrement le champ pour étendre le portrait à une génération entière. De la même manière, dans *Les Années*, la narratrice se représente sans cesse comme membre d'un groupe, d'un milieu, d'une profession et le texte est émaillé par des substantifs qui désignent la société comme une série d'ensembles : les « gens », le « groupe » (et son émanation iconographique, la « photo de groupe »), la « tribu », la « bande », les « riches », les « pauvres[32] ». Une partie de l'enquête biographique consiste alors à reconstituer la trace de l'apprentissage des codes de la collectivité : parler le bon langage (savoir dire « ma piaule » ou « j'ai les pétoches[33] »), posséder les bons objets : un électrophone, par exemple, qui va « classer dans la tribu la plus évoluée de la jeunesse, la lycéenne aisée[34] ». La similitude des mécanismes décrits – et la qualité du regard qui les décrit – révèle deux écritures de l'observation clinique, qui utilisent la dimension autobiographique avec une visée plus large, celle de peindre la société de leur temps.

3. Portrait des choses et de la société de consommation

---

[29] « Le bonheur est un processus… », *art. cit.*, p. 51.
[30] *Les Choses*, *op. cit.*, p. 81.
[31] *Ibid.*, p. 111. Georges et Paulette Perec avaient réellement composé ce panneau, visible dans Paulette Perec (dir.), *Portraits de Georges Perec*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2001, p. 62-63.
[32] *Les Années, op. cit.*, p. 80, 75, 63, 64, 47, 226.
[33] *Ibid.*, p. 66.
[34] *Ibid.*, p. 63.

La véritable convergence entre *Les Choses* et *Les Années* se dessine dans l'intention politique, au sens large, sous-jacente à leur intention poétique. Et l'on remarquera que la réception, dans un cas du livre, dans l'autre de l'œuvre, les rassemble sur ce point[35]. Mireille Ribière et Dominique Bertelli démontrent que les articles ayant accueilli *Les Choses*, du *Nouvel Observateur* au *Monde*, ont installé une « image de sociologue lucide, qui, pour longtemps, prévaudra[36] » : au point que certains journalistes ont parfois imputé cette profession à Perec. Il est vrai qu'il a préparé un certificat de sociologie, en 1961, sous le direction de Duvignaud, et a été membre du comité de rédaction de *Cause Commune*, qui s'assigne notamment pour tâche d'« entreprendre une investigation de la vie quotidienne à tous ses niveaux dans ses replis […], analyser les objets offerts à la satisfaction de nos désirs[37] ». C'est en substance la même étiquette dont est aujourd'hui gratifiée Annie Ernaux : Viart et Vercier la classent ainsi sous la rubrique « ethnographie littéraire du sujet social[38] » tandis que Barrère et Martuccelli la qualifient « d'écrivain sociologue[39] ». Pour autant, les démarches présentent-elles de réels points communs ? L'auteur des *Années*, pour sa part, a expliqué à plusieurs reprises à quel point la lecture de Bourdieu avait été pour elle une expérience déterminante, et même libératrice :

> [C']est la rencontre de Bourdieu au travers des *Héritiers*, qui me donnera comme l'autorisation, plus même, *l'injonction* d'écrire sur tout cela [le statut de transfuge de classe et la honte qui en résulte], d'oser non seulement penser, mais […] mener l'exploration d'une mémoire refoulée au travers de la forme d'un roman[40].

Les deux intentions, comme on le voit, restent distinctes : Ernaux cherche comment extérioriser une subjectivité qui puisse « conjuguer l'intime et le social[41] » alors que Perec

---

[35] Tantôt la critique salue le « document sociologique » (*Les Lettres françaises*), tantôt sa qualité d'« enquête-témoignage » (*Le Monde*), Georges Perec, *Entretiens et conférences*, vol I., *op. cit*., p. 21-22.

[36] Mireille Ribière et Dominique Bertelli, « Avant-propos », *ibid*., p. 21-22.

[37] Georges Perec, *Cause commune*, n° 1, mai 1972.

[38] *La Littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2005, p. 273.

[39] *Le Roman comme laboratoire*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 73.

[40] Annie Ernaux, « Raisons d'écrire », in J. Durand et Y. Winkin, *Le Symbolique et le social. La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*, Liège, Éditions de l'Université de Liège, 2005, p. 344.

[41] *Idem*.

passe par un questionnement extérieur, celui de *l'infra-ordinaire* pour rejoindre une certaine forme d'intériorité.

> Comment parler de ces « choses communes », comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes ?
> Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie : celle qui parlera de nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres. Non plus l'exotique, mais l'endotique[42].

Cela dit, les différents livres d'Ernaux, et tout particulièrement *Les Années*, font le portrait d'un déclassement vers le haut et l'observation minutieuse du mouvement d'un individu – en l'occurrence, cette « elle » transpersonnelle – sur l'échiquier social. La sociologie de Perec, moins marquée au plan de la référence bourdieusienne ou politique, relate dans les *Choses* le même genre de trajectoire ascendante, mais observée sur une échelle plus brève : celle d'étudiants qui agrègent peu à peu ceux que l'on appellerait aujourd'hui les *bourgeois-bohèmes*, sortant « pour toujours, leur semblait-il, des milieux qui avaient été les leurs[43] », à savoir ceux de « fils de petits-bourgeois sans envergure[44] ». Cette migration s'opère, entre autres, par le truchement des objets acquis, qui deviennent symboliques de l'image dans laquelle leurs propriétaires cherchent à se projeter. Les deux auteurs ont fait le choix de décrire le sujet par le truchement de la relation à la possession matérielle, prisme de leur positionnement dans la société tout entière. Ce lien lourd d'affects devient la clé de lecture des comportements individuels ; et se mêle étroitement aux idéologies, voire aux idéaux, dont il se fait le métonyme ; ainsi, un seul objet peut résumer une trajectoire. Celle qui commence par le rêve, « à mi-voix », d'un divan Chesterfield, dont l'Express « rêve avec eux[45] », et dont la convoitise, souligne ironiquement Perec, est plus forte que l'attrait des luttes politiques :

---

[42] G. Perec, « Approches de quoi ? », in *Cause commune*, n°5, février 1973, p. 3.
[43] *Les Choses*, *op. cit.*, p. 34.
[44] *Ibid.*, p. 36.
[45] *Ibid.*, p. 11.

> Des millions d'hommes, jadis, se sont battus, et même se battent encore, pour du pain. Jérôme et Sylvie ne croyaient guère que l'on pût se battre pour des divans Chesterfield. Mais c'eût été pourtant le mot d'ordre qui les aurait le plus facilement mobilisés[46].

Et c'est bien « leur divan Chesterfield, leurs fauteuils de cuir naturel souples et racés comme des sièges d'automobile italienne[47] » que leur promet le futur ambigu de la fin du roman. Chez Ernaux, entre multiples exemples, l'ascension sociale sera notamment matérialisée par le fait que la 2CV est remplacée par une Austin Mini, puis une R8, avant d'être troquée contre une Berline Fiat, puis une 305 Peugeot.

De plus, chez les deux auteurs, le rapport qui se dessine entre les personnages / la narratrice et la possession matérielle est aussi instable que toute relation amoureuse : parfois diabolique, parfois enchanté. Il peut arriver qu'il donne un sentiment de fusion océanique avec le monde, dessinant un miroir idéal dans lequel l'individu trouve plaisir à se regarder lui-même.

> [T]outes ces choses – la nappe blanche de grosse toile, la tache bleue d'un paquet de gitanes, les assiettes de faïence, les couverts un peu lourds, les verres à pied, la corbeille d'osier pleine de pain frais –, composaient le cadre toujours neuf d'un plaisir presque viscéral, à la limite de l'engourdissement […]. À partir de cette table servie, ils avaient l'impression d'une synchronie parfaite : ils étaient à l'unisson du monde, ils y baignaient, ils y étaient à l'aise, ils n'avaient rien à en craindre[48].

Annie Ernaux note de son côté :

> L'air était à la dépense et il y avait une appropriation résolue des choses et des biens de plaisir. On achetait un frigo deux portes, une R5 primesautière, une semaine en Club Hôtel à Flaine, un studio à la Grande-Motte. On changeait la télé. Sur l'écran couleur, le monde était plus beau, les intérieurs plus enviables[49].

Évidemment, ce plaisir, comme l'ingestion d'une drogue, est un leurre, et à l'euphorie de la satiété succède l'aiguillon du manque. Celui qui rend Jérôme et Sylvie « excités, crispés,

---

[46] *Ibid.*, p. 80.
[47] *Ibid.*, p. 140.
[48] *Les Années*, *op. cit.*, p. 57.
[49] *Ibid.*, p. 116-117.

avides, presque jaloux[50] » ; celle qui fait que l'on « souffre de ne pas gagner assez d'argent pour se […] payer[51] » les choses offertes.

Et dans les deux livres, c'est la publicité qui joue le rôle de porte d'entrée, par laquelle le monde extérieur exerce sa pression implacable. Perec a déclaré « À l'origine [*des Choses*], il y avait un projet double : d'abord un exercice sur les *Mythologies* de Barthes, c'est-à-dire sur le reflet en nous du langage publicitaire[52]. » Dans ce roman, la fascination que crée la publicité n'est que partiellement déjouée par le métier d'enquêteur, puis de publicitaire, de Jérôme et Sylvie, qui passent du côté de ses acteurs, mais demeurent dans une certaine mesure ses victimes. C'est à travers la liste de leurs enquêtes que l'ode au consumérisme donne à entendre sa petite chanson ;

> Les étudiants, les ongles, les sirops pour la toux, les machines à écrire, les engrais, les tracteurs, les loisirs, les cadeaux, la papeterie, le blanc, la politique, les autoroutes, les boissons alcoolisés, les eaux minérales, les fromages et les conserves, les lampes et les rideaux, les assurances, le jardinage.
> Rien de ce qui était humain ne leur fut étranger[53].

L'effet est encore plus radical dans *Les Années* : sur ce point, Ernaux rejoint le Perec des *Je me souviens* et de *La vie mode d'emploi*, en donnant droit de cité dans son texte à un certain nombre de produits, de slogans, de marques, qui relèvent pour partie de ce que Le Lionnais a baptisé « troisième secteur[54] », comprenant les fait divers, règlements, programmes, modes d'emploi, tracts… On peut relever dans *Les Années* soixante-seize noms de produits et de marques différents, vingt et un noms d'enseignes, soit un corpus d'une centaine de noms propres de ce type, parfois restitués par l'intermédiaire de leurs slogans : « Evian Fruité, c'est plus musclé[55] », « Le thon c'est bon[56] », « Avec Babybotte, bébé trotte et pousse bien[57] ». Le fait est d'autant plus remarquable que la littérature donne rarement asile aussi ouvertement – sans jeu ni mépris – à cette culture populaire, intertexte social bien plus que littéraire.

---

[50] *Les Choses*, *op. cit.*, p. 21.
[51] *Les Années*, *op. cit.*, p. 89.
[52] « Le bonheur est un processus… », *art. cit.*, p. 48.
[53] *Les Choses*, *op. cit.*, p. 31.
[54] F. Le Lionnais, « Le Troisième Secteur », in *Les Lettres Nouvelles*, sept.-oct. 1972, repris dans Oulipo, *La Bibliothèque Oulipienne*, vol. 3, Paris, Seghers, 1990, p. 160-181.
[55] *Les Années*, *op. cit.*, p. 117.
[56] *Ibid.*, p. 191.
[57] *Ibid.*, p. 12.

Perec, lui, recourt moins à la désignation des choses par leurs marques, car son objectif n'est pas, comme le font *Les Années*, d'ancrer son texte dans l'historicité médiatique de son temps (ce sont plutôt les *Je me souviens* qui joueraient ce rôle). Mais il mentionne des noms, pour connoter le passage du bas de gamme à des produits plus luxueux, à la fois cause et conséquence de l'embourgeoisement de ses personnages : les « chemises de Doucet[58] », les chaussures Church, Weston, Bunding, Lobb[59], les « cravates Old England[60] », les « fauteuils Boulle[61] ». Dans tous les cas, ces mentions possèdent une forte connotation symbolique : le chemin qui va des produits populaires aux produits de luxe (certes achetés en soldes et dans les puces) est aussi celui de la déhiscence, puis de la mue, qu'impose le transfuge de classe.

L'effet de convergence entre *Les Choses* et *Les Années* ne semble pas ressortir à une dynamique de reprise, mais bel et bien à une communauté d'expérience partagée par les deux auteurs : celle de jeunes adultes en face du vertige de la société de consommation, où il est « presque de règle de désirer toujours plus qu'on ne pouvait acquérir[62] ». Mais dans les deux cas, la dimension ironique et critique ne se double d'aucun point de vue surplombant : ni Perec ni Ernaux ne cherchent à s'exempter de cette relation « avide », parfois « hargneuse » à la possession matérielle. Comme l'écrit Ernaux, au contraire, l'une de ses problématiques d'écriture consiste à « donner à voir une existence et une culture considérées comme inférieures sans que le narrateur n'apparaisse complice du lecteur ni ne porte sur le monde du livre un regard stigmatisant ou condescendant[63]. » *Les Années* règle en partie cette question au plan énonciatif, en faisant alterner un *elle* transpersonnel et un *nous*, système qui inclut de fait la narratrice dans une geste collective, et la rend tributaire des mêmes illusions que ses semblables : notamment celle, en consommant, « d'utiliser la modernité à des fins intelligentes[64]. » Perec, lui, a opté pour le roman ; mais il refuse tout autant de succomber au piège que ses héros dénoncent à propos de l'*Express*, celui de la « fausse distance » et des

[58] *Les Choses*, *op. cit.*, p. 33.
[59] *Ibid.*, p. 32.
[60] *Idem*.
[61] *Les Choses*, *op. cit.*, p. 89.
[62] *Ibid.*, p. 44.
[63] Annie Ernaux, « Raisons d'écrire », *art. cit.*, p. 345.
[64] *Les Années*, *op. cit.*, p. 117.

« mépris cachés[65] ». Et, abrupt, il déclare : « Ceux qui se sont imaginés que je condamnais la société de consommation n'ont vraiment rien compris à mon livre[66] ».

Annie Ernaux a laissé dans son texte suffisamment d'allusions, explicites ou implicites, pour marquer le lien avec *Les Choses*, à l'égard duquel elle a reconnu plusieurs fois sa dette. L'influence nous semble toutefois s'exercer majoritairement au plan de l'écriture, une écriture descriptive, *blanche* ou *plate* emmenée par la dynamique de l'énumération, évitant l'exposé de l'intériorité, sans toutefois nier émotions, affects, passions violentes suscitées par la rage du désir. Le regard sociologique est également le centre de gravité du livre, les deux auteurs cherchant à proposer, à travers un cas particulier, une véritable dissection de ce qui se joue, après-guerre, dans un geste d'acquisition ou de possession. En ce sens, Perec a bel et bien exercé une influence sur Annie Ernaux, mais celle-ci l'a subsumée, et non subie : son écriture dépouillée, reconnaissable entre toutes, son absolue liberté dans l'évocation d'une vie de femme (sexualité comprise), la puissance politique, féministe, du propos et le regard universel qu'elle sait porter sur les autres en font sans nul doute un écrivain qui marquera son temps aussi fort que Perec a su marquer le sien.

---

[65] *Les Choses*, *op. cit.*, p. 40.

[66] Georges Perec, « Le bonheur est un processus… », *art. cit.*, p. 45-46.